

# folklore

REVUE D'ETHNOGRAPHIE MÉRIDIONALE

TOME XXIX

39<sup>e</sup> Année — N° 3

AUTOMNE 1976

163

# FOLKLORE

REVUE D'ETHNOGRAPHIE MÉRIDIONALE

fondée par le Colonel Fernand Cros-Mayrevieille

Directeur :

J. CROS-MAYREVIEILLE

Domaine de Mayrevieille  
par Carcassonne

Secrétaire Général :

RENÉ NELLI

22, Rue du Palais  
Carcassonne

Secrétaire :

JEAN GUILAINE

12, Rue Marcel-Doret  
Carcassonne

TOME XXIX

39<sup>e</sup> Année — N° 3

AUTOMNE 1976

RÉDACTION: René NELLI, 22, rue du Palais - Carcassonne

Abonnement Annuel :

— France . . . . .	12,00 francs
— Etranger . . . . .	20,00 »
Prix au numéro . . . . .	4,00 »

Adresser le montant au :

« Groupe Audois d'Etudes Folkloriques », 32, rue A.-Ramon, Carcassonne  
Compte Chèques Postaux N° 20.868 Montpellier.

# FOLKLORE

Tome XXIX - 39<sup>e</sup> Année - N° 3 - Automne 1976

## SOMMAIRE

RENÉ NELLI

*Les jours « défendus ».*

\*\*\*

JEAN-JACQUES SIRKIS

*Le pentagramme de Montségur.*

\*\*\*

ADELIN MOULIS

*Nourriture d'autrefois : les Bouillies ou Milhas.*

\*\*\*

JOSEPH COURRIEU

*Comment de jeunes époux de Saint-Martin-le-Vieil partagèrent,  
dans la « Salle du Château », le pain de l'amitié et le vin de la joie.*

\*\*\*

URBAIN GIBERT

*Sonneries de cloches contre l'orage.*

\*\*\*

J. COURTIEU

*Mon grand-père m'a dit...*

## BIBLIOGRAPHIE

URBAIN GIBERT

Jean Guilaïne : *Premiers bergers et paysans  
de l'Occident méditerranéen.*

## Les jours "défendus"

---

On a toujours distingué, en Occitanie, les jours fastes des jours néfastes, selon l'habitude des anciens peuples d'attribuer aux divisions du temps (et de l'espace) une tonalité heureuse ou malheureuse en rapport avec la nature du dieu ou du démon auquel chaque secteur de l'univers était consacré : il n'y avait point de temps ou d'espace « neutre ». Le calendrier celtique (1) comportait des jours fastes et néfastes, comme le calendrier romain... (2).

Flamenca, dans le roman occitan du même nom, observe, avant de se baigner, l'état de la lune. « Je voudrais me baigner mercredi, s'il vous plaît. La lune est à son dernier quartier, mais dans trois jours, elle sera toute obscurcie et ma santé sera améliorée » (vers 5685 à 5689). Et, d'ailleurs : « Nous sommes trop près de la Calende, il vaut mieux attendre, dit-elle : c'est demain le 9<sup>e</sup> jour de la lune, et le moment sera bon pour me baigner » vers 3265-3268). Il semble que de telles prescriptions aient été respectées, sans interruption, depuis l'époque Romaine jusqu'à la fin du 17<sup>e</sup> siècle, où le Père Amilha en fait encore mention. Au XV<sup>e</sup> siècle, les *Opuscules Provençaux* (3) rapportent la superstition qui faisait du lundi un jour tabou. Il ne fallait pas se lever trop tôt, ce jour-là, pour travailler; on eût risqué d'apercevoir des âmes en peine : « *Las armas torno en pena quan lo primier comensa de besonhar* » (3). Pendant les jours dits « d'Égypte », on ne devait pas aller à la foire, ni se marier : *Aquels jorns no so pas ben fortunatz he que nos cal ponch anar en la fieyra ni far maridatge en aquels jorns* (page 373). Les « *Ordenansas* » (4), de leur côté, donnent la liste des jours défendus : le mercredi et le vendredi, il ne faut pas enlever les cendres, se tailler les ongles, faire la lessive, la charrée, se laver la tête (vers 409-412 et 416-419). Il ne faut pas aller suer dans les étuves, le mercredi et le lundi, ni mettre à tremper la morue, ni retourner le petit lard. Beaucoup d'interdictions concernaient l'eau, qu'il ne fallait

---

(1) J. Vendryès, *la religion des Celtes*, in : *Introduction à l'Histoire des religions*, tome III, P.U.F., Paris, 1940, page 300.

(2) Les jours fastes et néfastes des romains avaient, cependant, un caractère un peu différent et parfois limité aux activités juridiques.

(3) *Les Opuscules provençaux du XV<sup>e</sup> siècle sur la confession*, publiés par Cl. Brunel, *Annales du Midi*, N<sup>os</sup> 115-116 et 117-118, page 381. Ici, l'interdiction est motivée. On croyait que les âmes avaient le droit de revenir sur terre le lundi : on risquait donc de les rencontrer. (Cf. : *La Vision de Saint Paul*, apocryphe traduit en occitan au XIV<sup>e</sup> siècle).

(4) *Las Ordenansas et coutumas del libre blanc*, publié par le Dr J.-B. Noulet, Paris, Maisonneuve, 1876. L'édition la plus ancienne est de 1555 : Jacques Coulomiès, Toulouse.

pas troubler ni agiter — en allant au bain, en faisant la lessive, en mettant à tremper la morue — parce qu'on croyait que, par magie imitative, on eût déclenché ainsi, sans le vouloir, l'orage et la tempête.

D'après le « Débat de la Sorcière et de son Confesseur » (XIII<sup>e</sup> siècle), texte assez obscur, il semblerait que l'acte de chair eût été interdit certains jours de la semaine (le mercredi notamment), et bien entendu, les jours de grande fête : St-Pierre, St-Jean, Noël...

En certains cas, les jours n'étaient point réputés néfastes en eux-mêmes, mais parce que les astrologues ou les géomanciens les avaient repérés comme tels. Le biographe de Bertran de Born, dans la *raso* du Sirventès « *Ges de far sirventès no-m tartz* », attribue la prise du château de Hautefort par le roi d'Angleterre au fait que ce jour-là, qui était un lundi, ni les augures, ni l'horoscope, ni les points géomantiques n'étaient favorables au troubadour assiégé (5).

\* \* \*

Le plus ancien texte occitan qui donne des renseignements étendus et précis sur les jours « défendus » est probablement celui qui a été publié en 1883 par H. Suchier (6). Il concerne *les jours où la lune est défavorable*, mais aussi les jours défendus de la semaine et les tonalités bénéfiques ou maléfiqes caractérisant les diverses heures de la journée. (On voit avec quelle minutie le temps était alors structuré en zones fatidiques).

## TEXTE

### I. - Les jours où la lune est défavorable

*El mes de januyer la luna prima e la VIa es temedoyra.*  
*E del mes de fevrier la luna XVIIIa e la XXIIIIa es temedoyra.*  
*E del mes de mars la luna Va e la VIa et la XVIIIa atrassi.*  
*E del mes de abril, la XVa e la XVIa e la XVIIIa atrassi.*  
*E del mes de may la Xa e la XIIa e la XVIa, atrassi.*  
*E del mes de junh la luna VIa e la VIIa, atrassi.*  
*E del mes de juli la luna XIa e la XIIa atrassi.*  
*E del mes de aostz la luna VIIa e la XIIa atrassi.*  
*E del mes de setembre la luna VIIa e IXa atrassi.*  
*E del mes de ochoyre la luna VIa e la VIIIa atrassi.*  
*E del mes de novembre la XVIa e la XXIIIIa atrassi.*

(Décembre manque).

(5) E so fo un dia de dilus en loqual era tals pointz que segon la razo dels agurs ni dels points ni d'astrolomia en era bo comensar negun gran fait. (*Poésies complètes de Bertran de Born*, publiées par Antoine Thomas. Privat, Toulouse, 1888, page 39).

(6) *Denkmäler provenzalischer Literatur und Sprache...* von H. Suchier, Halle, 1883, pages 123-124.

*Si ad home negu mals ve a neguna d'aquestas lunas non escapara ; e si efan y nayssia, non er vidals, ni qui y fazia nossa, ja no li-n penria be. Qui se metria e via per anar, greu ne tornara. Qui compra re, dampnatge sofrira. Qui ira a jutzjamen, am mal ne tornara.*

## 2. - Influence de la lune

*Si vols conoysser las ajustansas de totas causas, e d'omes e de femnas e de companhas ho d'autras cauzas, esgarda lo cors de la luna : se endressara et aqui conoyssera si seran bonas las ajustansas, ho las companhas bonas ho malas.*

*Si la luna es en bon signe, sec las ajustansas; si e mal, non las seguas, las ajustansas.*

*Si la luna sera in Ariete, de totz en totz fugz ad aquellas ajustansas.  
Si en Thauro, fugz las ajustansas del poderos e del paure yssamen.  
Si en Geminis, aquella abraza; car sera repleta d'amor e d'amistansa.  
Si en Cranco, eveja las departira.  
Si en Leo, am gran bonaventura et amb amor durara.  
Si in Virgine, am gran bonaventura profechara.*

(Manque le Verseau).

*Si in Libra, am gran ira se departira.  
Si in Scorpione, amargara e sera suspicio.  
Si en Sagitario, am gran gaug et amb bonaventura sera.  
Si en Capricorno, dura et amara sera.  
Si in Picibus, en totas causas sera bona et aventurada.*

## 3. - Heures favorables et défavorables

*Si es jorn de ditzmergue, hora prima bona es. La tersa hora alcuna causa sofrira. La quarta hora bon aürada es; am gaugz venra. La VIIa hora per motz grans perilhs, qui sera en viatge sofrira.*

*Si es en dilus, la hora prima sera am gran gaugz. La segunda bonairada es. La tersa frugz porta. La Quarta : profechabla. La quinta es melhors. La VIa hora amics atrobaras. La VIIa hora, qui fa layronici, er trobatz.*

*Si es en dimars, la hora prima trista es. La hora segunda bonairada es. La tersa porta frugz e gaugz. La quarta aporta damnatge. La quinta perilha. La VIa e la VIIa a navegar per ayga porta naufragz.*

*Si es en dimecres, la hora prima dura es. La segunda, profechabla. La IIIa porta frugz; la quarta e la Va : labor; la VIa : gazan; la VIIa : tristeza.*

*Si es en dijous, la hora prima am ganh. La segunda es bona per cal que causa a trobar. La IIIa e la IVa atrobaras thesours adubertz (7). La Va e la VIa am bonaventura et am ganh sera. La VIIa so que volras far acabar.*

*Si es en divenres, la hora prima profechabla es. La segunda: de tristeza. La tersa es de ganh. La quarta: femenas atrobaras. La quinta: gran dolor auras. La VIa e la VIIa hora sera de perilh.*

*Si es en disapte, la hora prima non intres e mayo ni en luoc. La segunda es d'alegransa. La tersa es de salut. La IVa e la Va, que volras optenras. La VIa asatz atrobaras. La VIIa tenras so que volras.*

#### 4. - Les jours défendus

*Ayso son los jorns que Dieus deveda, e dis que fosso vedatz de comessar totz bos fagz, e dis que, si alcu home en aquells jorns cazia e malautia, nom potz trigar que no mueyra, e si viu, viura paures et estara. Qui pren molher non estara ab ella allegramen ni non estara em pas, ni non li aura fe, e cayran en gran paurieyra et estaran en tota lur vida. E qui mou de son alberc per anar e viatge o en calque luoc, ja no-n tornara. E si ne torna gran perilh aura e gran percussio sofrira. En aquel dias non compres ni vendas, ni prendas viatzges qui plantes bos arbres.*

*Aquestz so XXXII dias :*

*En januer : lo premier jorn, e-l II, e-l IV, e-l VI, e-l XI, e-l XV, e-l XVIII.*

*E fevrier : lo XVI, e-l XVII, e-l XVIII.*

*E mars : lo XV, e-l XVI, e-l XVII, e-l XXIX.*

*En abril : lo XV, e-l XVII.*

*E may : lo VII, e-l XV, e-l XVII.*

*En junh, lo VII.*

*En juli, lo VI, e-l XXIX, e-l XXX.*

*En aostz, lo XXX.*

*E setembre, lo XVI, e-l XVIII.*

*En [n]ochoyre, lo VI.*

*E novembre, lo XV, e-l XVI.*

*En dezembre, lo VI, e-l VII, e-l XI.*

\*\*\*

---

(7) *Adubertz* : faciles (?) — tu découvriras facilement des trésors — ou des trésors mal cachés (?).

## TRADUCTION

### 1. - Les jours où la lune est défavorable

Au mois de *janvier*, la *première* lune est à redouter ainsi que la *sixième*.

Au mois de *février*, la *dix-huitième* lune, ainsi que la *vingt-quatrième*, sont à redouter.

Au mois de *mars*, la *cinquième* lune, la *sixième* et la *dix-huitième* sont à craindre également.

Au mois d'*avril*, la *quinzième*, la *seizième* et la *dix-huitième* sont à redouter.

Au mois de *mai*, la *dixième* lune, la *douzième* et la *seizième* sont redoutables aussi.

Au mois de *juin*, la *sixième* lune et la *septième* sont à redouter.

Au mois de *juillet*, la *onzième* lune et la *douzième* sont à redouter.

Au mois d'*août*, la *septième* et la *douzième*.

Au mois de *septembre*, la *septième* et la *neuvième*.

Au mois d'*octobre*, la *sixième* lune et la *huitième* sont à redouter aussi.

Au mois de *novembre*, il faut craindre la *seizième* lune et, également, la *vingt-quatrième*.

(Décembre manque).

Si quelque mal arrive à un homme au cours de ces lunes-là, il n'en réchappera pas. S'il naît un enfant, il ne sera pas vigoureux. Si l'on se marie dans ces jours-là, on n'en aura aucun bonheur. Celui qui se mettrait en route et s'en irait (en telles lunes) aurait bien du mal à s'en retourner. Celui qui achète quelque chose éprouvera du dommage. Et celui qui ira en justice en reviendra avec du malheur.

### 2. - Influence de la lune

Si tu veux connaître les liaisons de toutes choses, des hommes et des femmes, des sociétés ou d'autres choses, observe le cours de la lune : on précisera (?) et par là on connaîtra si ces rapprochements seront profitables; bonnes ou mauvaises, ces associations.

Si la lune est dans un bon signe, recherche ces rapprochements; si elle est dans un mauvais signe, évite-les, ces rapprochements.

Si la lune est dans le *Bélier*, évite absolument ces liaisons.

Si elle est dans le *Taureau*, évite tout commerce avec un homme puissant et également avec un pauvre.

Si elle est dans les *Gémeaux*, saisis l'occasion : elle sera remplie d'amour et d'amitié.

Si elle est dans le *Cancer*, l'envie mettra fin aux accords.

Si elle est dans le *Lion*, elle sera durable en s'accompagnant de grand bonheur et d'amour.

Si elle est dans la *Vierge*, elle apportera grand bonheur et profit.

(Manque le Verseau).

Si elle est dans la *Balance*, elle apportera la séparation avec grande douleur.

Si elle est dans le *Scorpion*, elle sera pleine d'amertume et fera naître la suspicion.

Si elle est dans le *Sagittaire* : elle sera grandement joyeuse et heureuse.

Si elle est dans le *Capricorne*, elle sera cruelle et amère.

Si elle est dans les *Poissons*, en toutes choses elle sera bonne et fortunée.

### 3. - Heures favorables et défavorables

Si c'est *Dimanche*, la *première* heure est bonne. La *troisième* apportera quelque souffrance. La *quatrième* sera heureuse et sera la bienvenue (viendra avec joie). La *septième* fera supporter de bien grands périls à celui qui sera en voyage.

Si c'est un *Lundi*, la *première* heure se passera en grande joie. La *deuxième* est heureuse; la *troisième* fructueuse; la *quatrième* profitable. La *cinquième* est meilleure encore. A la *sixième* heure, tu trouveras des amis. Celui qui commet un vol, à la *septième* heure, sera découvert.

Si c'est un *Mardi*, la *première* heure est triste; la *deuxième*, très heureuse. La *troisième* porte fruit et amène la joie. La *quatrième* apporte un dommage; la *cinquième*, des dangers. La *sixième* et la *septième*, si l'on navigue sur l'eau, sont cause de naufrage.

Un *mercredi* : la *première* heure est difficile; la *seconde*, profitable; la *troisième* porte fruit; la *quatrième* et la *cinquième* amènent la fatigue (ou du travail?). La *sixième* apporte un gain; la *septième*, de la tristesse.

Si c'est un *Jedi*, la *première* heure apporte un gain. La *deuxième* heure est favorable, quand il s'agit de trouver quelque chose. A la *troisième* et à la *quatrième*, tu découvriras un trésor. A la *cinquième* et la *sixième*, on trouve bonheur et profit. A la *septième*, tu mèneras à bien ce que que tu voudras faire.

Un *Vendredi*, la *première* heure est profitable; la *seconde* est de tristesse; la *troisième* amène le profit. A la *quatrième*, tu trouveras des femmes. A la *cinquième*, tu éprouveras grande douleur. Les *sixième* et *septième* heures seront pleines de périls.

Un *Samedi* : à la *première* heure n'entre dans aucune maison ni dans aucun lieu ! La *seconde* heure est allégresse. La *troisième* : salut, A la *quatrième* et la *cinquième*, tu obtiendras ce que tu voudras. A la *sixième*, tu trouveras à ta suffisance ; à la *septième*, tu possèderas ce que tu voudras.

#### 4. - Les jours défendus

Voici quels sont les jours que Dieu « défend » et où il dit qu'il est interdit d'entreprendre toutes bonnes actions. Il dit que si, durant ces jours, quelqu'un tombe malade, il ne saurait tarder à mourir. Et s'il vit, il vivra et restera pauvre. Celui qui prend femme ne restera pas heureux avec elle et n'aura pas de paix; et elle ne lui gardera pas sa foi. Ils tomberont tous deux en grande pauvreté et resteront pauvres toute leur vie. Celui qui sort de chez lui pour voyager, ou pour aller n'importe où, il ne reviendra jamais. S'il en revient, il sera exposé à de grands périls et souffrira grande persécution. Pendant les jours « défendus », n'achète ni ne vends; ne te mets pas en voyage; ne plante pas de bons arbres.

Ces jours sont au nombre de trente-deux :

En janvier : le 1<sup>er</sup>, le 2, le 4, le 6, le 11, le 15 et le 18.

En février : le 16, le 17 et le 18.

En mars : le 15, le 16, le 17 et le 29.

En avril : le 15 et le 17.

En mai : le 7, le 15 et le 17.

En juin : le 7.

En juillet : le 6, le 29 et le 30.

En août : le 30.

En septembre : le 16 et le 18.

En octobre : le 6.

En novembre : le 15 et le 16.

En décembre : le 6, le 7 et le 11.

René Nelli.

## LE PENTAGRAMME DE MONTSÉGUR

---

La découverte, en 1964, par M. Deschamps et son équipe de spéléologues, d'une petite plaque de plomb pliée en forme de Pentagramme aux abords des murs de Montségur ouvrirait de nouvelles perspectives aux réflexions sur le château cathare.

M. René Nelli, étudiant cette plaque, écrit (1) :

« Cet objet n'a pu avoir pour origine que le dessein, humain, de le produire. Il faut se rendre à l'évidence (...) la plaque de plomb grossièrement rectangulaire a été pliée et repliée (...) pour donner à la face noble sa forme pentagonale ».

Pourquoi ?

Un autre pentagramme en plomb fut trouvé dans les ruines du château de Cabaret, à Lastours, dans l'Aude.

De petits pentagrammes en pierre furent trouvés dans les grottes d'Ussat; un autre, plus grand, est gravé dans une pierre. Enfin dans la grotte de Bethléem, toujours à Ussat, se trouve, gravé dans une paroi, le fameux pentagramme rupestre dans lequel vient s'inscrire sans peine un corps humain.

Ces pentagrammes correspondraient-ils à une tradition locale cathare ?

Au British Museum se trouvent, parmi les objets ayant appartenu au célèbre magicien du XVI<sup>e</sup> siècle Sir John Dee (qui, sous le règne d'Elisabeth, n'échappa au bûcher qu'en se réfugiant à Prague à la cour de Rodolphe II, l'Empereur des Alchimistes), deux talismans conjuratoires de plomb montrant chacun sur l'une de leur face un pentagramme dans un cercle.

Dans l'Ashmolean Library d'Oxford se trouve un manuscrit du XIV<sup>e</sup> siècle portant un pentagramme présenté comme symbole permettant d'acquérir « la connaissance suprême ».

Mais le pentagramme ne se retrouve pas que dans les textes « magiques ».

L'architecte du XIII<sup>e</sup> siècle, Villard de Honnecourt, l'utilise dans son album de croquis conservé à la Bibliothèque nationale comme tracé directeur de nombreuses figures. Dans le même temps, Campanus de Novare observe le rôle de la section dorée dans « l'organisation des symphonies géométriques transcendantes ».

---

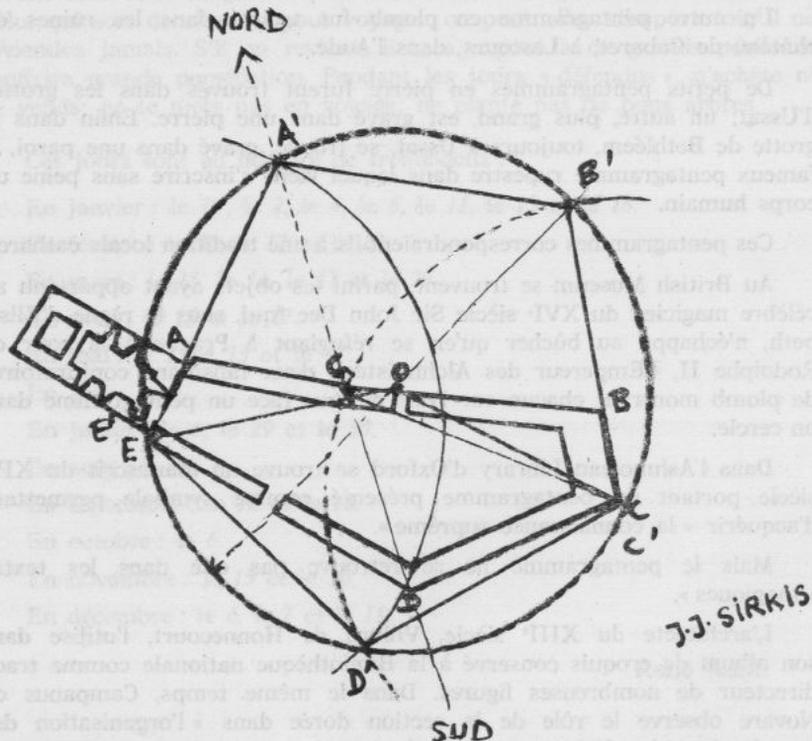
(1) René Nelli : *Le Musée du Catharisme*. Privat, 1966.

Or, écrit Matila Ghyka (2), « l'inscription de pentagone et de pentagramme dans le cercle est transmis depuis l'antiquité suivant la méthode de Ptolémée, basées sur le partage d'une droite en moyenne et extrême raison, c'est-à-dire sur le nombre d'or (divine proportion ou section dorée) qui gouverne en effet le jeu des proportions dans toute figure pentagonale ».

Ce lien entre le pentagramme et l'architecture du XIII<sup>e</sup> siècle ne doit-il pas amener à porter un nouveau regard sur le château de Montségur ?

Le chanoine E. Delaruelle, professeur à l'Institut Catholique de Toulouse affirme (3) catégoriquement qu'il est vain « de suspendre la construction (de Montségur) à des considérations de caractère doctrinal ou simplement symbolique ». Le plan du château « est commandé par le site, c'est-à-dire par la planimétrie du rocher ». Naturellement cette affirmation sans appel fait fi non pas des interprétations, mais des CONSTA-TATIONS de M. Fernand Niel qui, à partir des plans du château, put reconstituer ce qu'il appelle « Le Zodiaque de Montségur ».

M. Niel notait (4) entre autre qu'un angle presque inapparent dans le mur septentrional permettait de tracer rigoureusement l'axe Nord-Sud.



(2) Matila C. Ghyka : *Le Nombre d'Or. Rites et Rythmes Pythagoriciens dans le développement de la civilisation occidentale. II. Les Rites.* Gallimard, 1931.

(3) *Archéologia*. Nov. 1967.

(4) Fernand Niel : *Montségur, temple et forteresse.* 1967.

Mais construire un calendrier zodiacal avait-il été la seule raison du plan étrange de Montségur ?

L'enceinte de Montségur est un pentagramme très irrégulier. Pire, l'angle dans le mur septentrional fait de ce pentagramme une figure à six côtés !

Or cet angle « G » qui brise la ligne AB n'existe-t-il que pour permettre de situer le Nord ?

Rappelons-nous ce que dit Ptolémée sur « le partage d'une droite en moyenne et extrême raison ».

A partir du plan qu'a bien voulu nous communiquer M. Niel, nous pûmes établir dans la muraille AB le rapport suivant :

Sur le plan,  $BG = 335$  mm et  $AG = 207$  mm, ce qui donne

$$\frac{BG}{AG} = \frac{335}{207} = 1,618$$

soit rigoureusement la section dorée pythagoricienne

$$\left( \frac{\sqrt{5} + 1}{2} = 1,618 \right)$$

à laquelle Companus de Novare rend hommage en écrivant qu'elle est la proportion qui, en une symphonie irrationnelle accorde de la façon la plus rationnelle les proportions des corps platoniciens ». Cette rigoureuse proportion est-elle due au seul hasard ou à la « planimétrie du rocher » ?

Il est certain qu'absolument rien dans la configuration du sol ne permet de justifier cet angle ouvert qu'un visiteur situé face à la muraille ne peut voir.

Cet angle ne serait-il pas plus sûrement une signature de l'architecte de Montségur qui voulut, par cette anomalie, inscrire dans la muraille sa connaissance du message des nombres, léguée par l'Antiquité ?

Est-ce tout ?

« Cette divine proportion, dit Ptolémée, gouverne toute figure pentagonale ». Continuons donc :

*Premier temps.* — Le mur AB est percé par la porte Nord. A partir du point O donné par l'angle extérieur occidental de cette porte, on peut tracer le cercle de rayon OE ou OC dans lequel vient s'inscrire l'enceinte de Montségur.

*Deuxième temps.* — Le point G permet de tracer CG, rayon du cercle de centre C, qui permet d'inscrire le plan de Montségur dans un Pentagramme parfait. Les sommets D' et B' sont donnés par le cercle de centre C et les sommets E' et C' se confondent avec les points E et C. Très curieusement, le sommet A' correspond à l'intersection du cercle avec la prolongation de la ligne DG, l'axe Nord-Sud !

Ainsi donc le point G (l'anomalie !) permet de retrouver de la façon la plus simple le pentagramme, symbole du savoir architectural que se transmettaient quasi ésotériquement, depuis l'Antiquité, les corporations de bâtisseurs, un savoir secret que seul Vitruve dévoila dans son « De Architectura ».

Que peut-on conclure de ces constatations ?

Nous n'avons aucune autorité pour les interpréter, mais nous ne pouvons nous empêcher de penser que là est peut-être l'origine du mythique Trésor de Montségur :

L'architecte de Montségur signe secrètement son œuvre en laissant dans la muraille la preuve de son savoir. C'est un message semblable aux sceaux lapidaires laissés par les constructeurs de cathédrales gothiques.

Et puis une rumeur répand le bruit qu'un message secret est caché dans Montségur. Du message secret au message sacré il n'y a qu'un pas facilement franchi par la tradition orale. Et on en arrive aux légendes de textes sacrés cachés à Montségur dans quelques souterrains secrets.

Pourtant ici, comme dans la Lettre Cachée, d'Edgar Poë, les choses cachées ne le sont que pour ceux qui ne savent pas les voir. Le secret de Montségur n'a jamais été souterrain. Il est lisible au soleil. Montségur, pentagramme grossier à cause de la configuration du terrain, permet de générer un pentagramme parfait, symbole, depuis Pythagore et Platon, de Vie et d'Harmonie Universelle.

Comment et pourquoi catharisme et néo-platonisme se côtoient (ou se confondent à Montségur, d'autres le découvriront peut-être un jour !

**Jean-Jacques Sirkis.**

# Nourriture d'autrefois : les Bouillies, ou Milhas

---

## Noble origine des bouillies

Chez les populations antiques, la nourriture était considérée comme substance sacrée, et le pain passait pour être un antidote puissant contre les mauvais esprits. La coutume de placer un morceau de pain sur le berceau de l'enfant, qui s'est pratiquée longtemps et qui n'a peut-être pas disparu complètement, se retrouvait aussi bien en pays de Foix, qu'en Gascogne, Auvergne, Bretagne, etc...

Ce furent les Egyptiens de l'antiquité qui inventèrent la panification. Mais, pendant des millénaires avant et après leur civilisation, les hommes utilisèrent le blé et les autres céréales pour leur nourriture, mais en confectionnant avec leur farine des galettes et des bouillies. D'après Plaute, les Romains se sont longtemps nourris de bouillies; et les Grecs préparaient des galettes roulées. Les anciens Germains vivaient de bouillie faite avec la farine d'avoine. On peut donc dire que cet aliment a une origine lointaine et même noble.

## Coutumes de naguère

Il est évident que pendant les longs siècles de la féodalité, l'obligation imposée aux paysans d'aller cuire leur pain, contre le droit de banalité au four banal du seigneur, ne les encourageait pas à pétrir la farine : aussi bien, par mesure d'économie que par facilité, ils se contentaient de la bouillie. Et celle-ci fut, pendant longtemps, à la base de la nourriture des campagnards.

Dans le pays d'Olmes (Ariège), et plus particulièrement à Bélesta, les paysans avaient coutume, au 17<sup>e</sup> siècle, d'aller déterrer des souches de buis pour les porter : soit au château d'Amount, où le seigneur d'alors, le fameux sire d'Audou, leur donnait un peu de monnaie; soit au moulin où le meunier leur donnait, en échange, un peu de farine avec laquelle, les jours de fête, ils pétrissaient un peu de pain. Le reste de l'année, le pain était remplacé par les bouillies.

Dans tout le comté de Foix il était d'usage, le soir de la Toussaint, de souper avec du millet préparé au lait. Et cette coutume ne semble pas avoir été complètement délaissée encore aujourd'hui, car les personnes âgées n'abandonnent pas aisément leurs croyances et observances. D'après la croyance populaire, chaque personne, au cours de ce repas traditionnel, délivrait du purgatoire autant d'âmes que de grains de millet qu'elle consommait. Cette tradition, très archaïque, est un autre aspect de la nourriture considérée comme substance sacrée.

Le millet, céréale qui a précédé le froment, était préparé sous forme de bouillie, et ce mode d'emploi des céréales a été l'un des premiers en usage cette coutume s'est perpétuée jusqu'à nos jours, car on confectionne encore des bouillies appelées *milhàs* (de *milh* = maïs).

### Les bouillies de ma grand-mère

Le pain immangeable qu'on nous a servi longtemps aux mauvais jours de la guerre, et auquel on revenait de temps à autre aux époques de « soudure », me rappelle les temps heureux de mon enfance où ma grand-mère pétrissait et cuisait elle-même ces grosses miches rondes et savoureuses qui se conservaient toute une semaine. Mais « *menino* » était passée également maîtresse es autres travaux culinaires : je veux parler de ces différentes bouillies qui remplaçaient parfois le pain, ou qui constituaient de vraies friandises. Il y en avait toute une série : la *tounho*, le *milhàs carbounhè o milhàs boulheire*, le *milhàs de tourtro o de gabach*, le *milhàs del porc*, les *farinetos*, la *patanado o machado*. Si je n'ai pas connu les deux premières, leur confection m'en a été souvent expliquée et, pour les autres, j'ai vu maintes fois ma grand-mère à l'œuvre.

La *tounho* se faisait exclusivement avec de la farine de maïs qu'on échaudait d'abord et qu'on pétrissait ensuite comme pour la fabrication du pain. Après l'avoir laissé refroidir, on ajoutait le levain. Lorsque la pâte ainsi préparée commençait à se fendiller, on l'enfournait par morceaux, sans prendre la peine de la placer dans des bannetons, et on la laissait cuire. La *tounho* était d'une belle couleur blanc-jaunâtre; elle se coupait comme le pain et constituait la nourriture des gens pauvres qui ne récoltaient pas assez de blé, ou pas de blé du tout, surtout dans les habitats de haute altitude : au-dessus de 1.000 mètres environ, le blé n'arrive pas à maturité.

Le *milhàs carbounhè* était ainsi nommé parce qu'il était préparé par les charbonniers qui fabriquaient le charbon dans les forêts, parfois loin de leurs demeures; ils ne rejoignaient celles-ci qu'une fois par semaine. Cette bouillie se préparait aussi avec de la farine de maïs. On versait un peu d'eau dans un chaudron et on jetait dans le récipient, d'un seul coup toute la farine nécessaire. La cuisson se faisait à petit feu et durait toute la journée. Au fur et à mesure de la cuisson, l'eau imbibait la farine et provoquait sa chute tout autour de la paroi intérieure du chaudron. Lorsque la farine avait complètement disparu dans l'eau, la cuisson était à peu près terminée. Le contenu du chaudron était alors renversé sur une table recouverte d'un linge saupoudré de farine, et on laissait refroidir. Cette bouillie se coupait ensuite en tranches, à l'aide d'un fil, et les tranches se faisaient griller.

Le *milhàs de tourtro* se faisait avec de la farine de blé noir (*tourtro o gabach*). Le chaudron était à moitié rempli d'eau. Lorsque celle-ci était chaude, la farine était jetée dedans par petites poignées pendant qu'on remuait le liquide avec un gros bâton appelé « *remenadouro* », ou « *tou-dèlho* ». Le mouvement du bâton devait être continu afin d'empêcher la

formation des grumeaux. Peu à peu la bouillie s'épaississait et, vers la fin de la cuisson on en vérifiait la consistance en soulevant de temps en temps le bâton. Dès qu'on jugeait l'opération terminée, le chaudron était décroché et le contenu, encore semi-liquide, était versé dans des assiettes. En refroidissant la bouillie devenait consistante. Ce *milhàs* avait une teinte grise, fort peu appétissante, mais, à vrai dire, il n'était pas mauvais, d'autant plus qu'il y avait différentes manières de le consommer : on pouvait le faire simplement rôtir sur le gril, ce qui provoquait à sa surface une croûte qui était excellente, surtout si on la saupoudrait de sucre; bien souvent on le faisait frire à la poêle, dans une bonne couche de graisse. Cela provoquait également une peau croustillante du meilleur goût; parfois on creusait au centre de l'assiette une cavité de la grosseur d'un œuf qu'on remplissait de miel; on mangeait encore son assiettée en la coupant en petits morceaux dans un bol de lait crémeux et sucré. C'était délicieux. Enfin, ce *milhàs* se mangeait à la *salço del paure ome*, qu'on préparait ainsi : on faisait bouillir de l'eau dans une poêle, on y versait un peu de farine pour la lier, puis, du jus de lard ou de jambon frits, un filet de vinaigre, une gousse d'ail et un peu de persil. Cette saucée était également très bonne.

Le *milhàs del porc* se fait encore aujourd'hui très couramment à l'occasion de la fête du cochon. Lorsque les fritons, ou *grèichilhou*s sont fondus dans le grand chaudron, on en laisse un peu au fond, avec une certaine quantité de graisse. On fait alors cuire dans ce chaudron une bouillie faite de farine de maïs en suivant le même procédé que pour celle de sarrasin. On la sucre et la parfume à la vanille. Après cuisson, elle est versée sur une table qui a été recouverte d'un linge saupoudré de farine. La bouillie est étalée sur toute la surface de la table en une couche peu épaisse.

On appelait *farinetos* une bouillie faite de préférence pendant les chaleurs de l'été. Elle était très légère, préparée au lait et à la farine de blé. Peu compacte, onctueuse, elle se mangeait tiède. Parfois parfumée à la vanille, on aurait dit une crème, et elle se mangeait comme dessert.

### La reine des bouillies

Il y avait enfin la reine des bouillies, la *patanado* ou *machado*. Celle-ci demandait des préparatifs spéciaux qui sont restés gravés dans ma mémoire. Lorsque j'étais enfant et que ma grand-mère la préparait, j'étais toujours là car, après cuisson, il y avait un petit festin pour moi. *Menino* commençait par mettre sur le feu un chaudron plein de pommes de terre qui devaient cuire à l'eau. Après cuisson l'eau était soigneusement vidée et les pommes de terre étaient écrasées dans le récipient avec une masse en bois, la *machadouro*. Ce travail était exécuté avec le plus grand soin. *Menino* allait ensuite quérir une pleine *grasalo* de lait dont la surface était recouverte d'une épaisse couche de crème et elle versait le tout dans le chaudron. Celui-ci était de nouveau suspendu à la crémaillère, mais à partir de ce moment il fallait entretenir un feu très doux car la cuisson

allait être lente. Menino plaçait à sa gauche, sur une chaise, un récipient plein de farine de blé, de cette blanche et fine farine passée au *sedàs*. Elle s'asseyait ensuite sur sa chaise basse, le *cadièrou*, et prenait la *remenadouro* de la main droite. Le vrai travail commençait.

Pendant que le bâton allait tourner sans cesse dans la bouillie encore bien liquide, la main gauche puisait à intervalles réguliers dans le plat de farine et cette dernière était jetée dans le chaudron. C'était tout un art pour faire tomber la blanche poussière en une pluie fine et régulière : le poing qui la contenait, d'abord complètement fermé, était ramené au-dessus du chaudron; les doigts s'écartaient alors légèrement et, entre leurs minuscules intervalles, la farine s'échappait en petits filets qui, en tombant dans le liquide, disparaissaient aussitôt dans les remous que provoquait le mouvement giratoire du bâton. Devenu vide, le poing était ouvert et la paume de la main venait frapper par deux ou trois fois sur l'anse du chaudron pour faire tomber le peu de farine qui adhérerait encore dans la main.

De temps en temps le bâton était soulevé et la consistance de la bouillie qui s'en échappait donnait une idée du degré de cuisson. Et la farine tombait toujours, et la *remenadouro* tournait, tournait toujours, tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre. Lorsque la bouillie épaississait, ce mouvement giratoire demandait un plus grand effort et la main droite se fatiguait. Le bâton passait alors un instant dans la main gauche, sans cesser de tourner. En fin de cuisson, lorsque la projection de farine était devenue suffisante, le bâton était saisi des deux mains, et il virait toujours... Cela durait plus d'une heure.

A la surface de la bouillie des bulles d'air montaient, formant brusquement un petit piton qui s'écroulait ensuite avec un bruit singulier en laissant échapper un jet de vapeur : on aurait dit de minuscules volcans en éruption.

La cuisson terminée, la *patanado* était versée dans des assiettes et mise à refroidir. En refroidissant elle devenait consistante. Telle quelle, cette bouillie était excellente et très nourrissante. Mais on la bonifiait encore soit en la faisant rôtir sur le gril, soit en la faisant frire à la poêle et en la saupoudrant ensuite de sucre. C'était alors un régal.

Cependant, malgré que le feu eût été très doux, le long séjour du chaudron au-dessus de la flamme avait provoqué au fond du récipient une croûte analogue à celle du pain, et y adhérerait. Je guettais la fin de l'opération car mon régal était de « *curà le pairol* » : avec une cuiller à soupe je raclais cette croûte et j'en détachais des copeaux d'une jolie couleur brune et d'un goût exquis. Parfois ma grand-mère mettait au fond du chaudron une cuillerée de miel; c'était alors une vraie friandise.

Adelin Moulis.

## Notes et Documents

### COMMENT DE JEUNES ÉPOUX DE SAINT-MARTIN-LE-VIEIL PARTAGÈRENT, DANS LA « SALLE DU CHATEAU », LE PAIN DE L'AMITIÉ ET LE VIN DE LA JOIE.

Dès 1180, Saint-Martin-le-Vieil fut fortifié comme le furent, vers cette date, d'autres localités de l'Aude.

Faisaient partie de notre forteresse : le Portail, le Pont-levis, les Doutes débordantes de l'eau provenant des SAGNES, les Barbacanes sur « plus de trois cents pas », trois Tours et une Tourelle. Hélas ! cette tourelle disparue, seul reste le lieu-dit.

La tour la plus élevée, très forte, très belle, avec ses trois étages, fut, vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle vendue et rasée. Toutes ses pierres, ainsi que ses remarquables pierres taillées ou sculptées, consciencieusement concassées, servirent à empierrer des kilomètres de route entre Fanjeaux et Mirepoix.

En 1976, seules deux tours subsistent : l'une mesure plus de 18 mètres ; l'autre, à peine un peu moins. L'une et l'autre sont les gardiennes jalouses de quelques pages d'histoire de Saint-Martin-le-Vieil.

Si elles pouvaient parler, que n'apprendrions-nous pas ! Regardons-les un instant avec le respect dû à leurs 796 ans :

*Vesets las torres esbrechadas  
Levant lor morre cap al cèl...  
Semblan de vielhas embrechadas,  
Amb lur vestit color de mèl.  
Sus la cim ' un chot  
Fint ' un babarot !*

*N'a resquitat de las muralhas  
De plomb, d'òli, de fòc, de fer  
E de renècs e de pregarías  
Dins un grand bruch vengut d'enfèrn !  
L'intrus espotit  
Es estabosit ! (1)*

(1) « Admirez donc nos tours ébréchées, levant leurs front vers le ciel ! On les prendrait pour de vieilles sorcières, avec leur habit couleur de miel. Sur la cime une chouette repère une proie.

De ces hautes murailles que de plomb, d'huile, de feu, de fer projetés, et de jurons proférés et de prières proclamées ! Et tout cela dans un fracas infernal ! L'intrus abasourdi est pris de panique. »

En février 1793 meurt misérablement Francis-Alexandre Rocreuse, « dernier seigneur de Saint-Martin-le-Vieil » (2). Et depuis quelque temps déjà, vide, la belle salle de la tour de 18 mètres, était abandonnée et inutilisée. Elle est cependant encore si jolie avec sa vaste cheminée, ses têtes sculptées, ses trappes, son ratelier d'armes et sa très élégante base dotée d'une double banquette de pierre, et ouvrant sur le midi ! Quel magnifique local pour abriter, même de nos jours, par exemple, un petit musée régionaliste !

Or, en 1793, l'habitat, à Saint-Martin-le-Vieil comme d'ailleurs, malheureusement, un peu partout, était très inconfortable (3). Exigu, sans eau, sans lumière : des familles nombreuses s'y entassaient : souvent les humains cohabitaient avec les bêtes de somme. Les parasites y pullulaient. Aussi bien, un groupe de personnes avisées et au noble cœur, décida-t-il, vers 1795, de s'emparer pacifiquement de cette belle salle délaissée, qu'il baptise improprement « salle du château ». Il savait à quel usage elle serait désormais destinée. Constatant que lorsqu'un garçon et une fille de Saint-Martin-le-Vieil unissaient leurs destinées, il leur était impossible, par manque de moyens financiers, de... « s'évader » pour quelques jours. Il fut décidé que dorénavant la « dite salle » abriterait les jeunes époux durant la première semaine de leur mariage. Ainsi, pendant 8 jours, les époux auraient un toit à eux et vivraient sans aucun souci, car la communauté fournirait gratuitement avec la salle, les vivres, la vaisselle, les meubles et le bois.

La « clé » de la salle entre les mains, le chef du nouveau foyer, peu habitué à tant de confort, devait avoir l'impression d'être le seigneur du lieu. Entre temps, ses compatriotes formaient des vœux de bonheur pour lui-même et pour la jeune épousée.

Cette attitude des habitants de Saint-Martin-le-Vieil, si simple, si cordiale, si merveilleusement fraternelle, n'est pas sans rappeler celle de Jésus multipliant le pain dans le désert et le vin, à Cana; avec cependant une différence : à Saint-Martin-le-Vieil, c'est chaque jour et durant toute une semaine que la multiplication des vivres s'opérait !

Et cette belle coutume se maintint longtemps, longtemps, pendant plus de cent ans !

Ainsi, grâce au bon cœur de nos concitoyens, de nombreux couples de chez nous ont pu, dans la « salle de la tour », devenue pour un temps « *l'ostal dels nôvis* », partager avec reconnaissance le pain de l'amitié et le vin de la joie (4).

**Joseph Courrieu.**

(2) Voir *Folklore*, tome XXVII, 37e année, N° 4, 1974.

(3) Voir *Folklore*, tome XXVIII, 38e année, N° 1, 1975.

(4) Parmi les heureux couples ayant bénéficié de *l'ostal dels novis*, on peut citer : Paul Teyssie et Catherine Izard - Jean Gleizes et Jeanne Guilhèm - Gabriel Souloumiac et Catherine Aribaud - Léonard Denuc et Marie Soula - Raymond Falcou et Angélique Thomas - Léonard Bousquet et Marie Homs - Jean Rivière et Marguerite Ricalens.

Parmi les curés de Saint-Martin-le-Vieil qui patronnèrent cette « œuvre », mentionnons les Abbés Rieux, Routier, Nougairol, Bastouil, Delmas, Pinnenc..

## SONNERIES DE CLOCHES CONTRE L'ORAGE

---

Monsieur A. Genest-Varcin (44, rue de Tocqueville, Paris XVII<sup>e</sup>) a organisé en mai dernier une exposition campanaire dans la chapelle Saint-Calais, du château de Blois, il a demandé le n° 160 de notre Revue pour le faire figurer dans cette exposition; de plus, il a envoyé à « Folklore » la plaquette « Les cloches », de Dom Jules Baudot, qui a été rééditée par ses soins. Tous nos remerciements à M. A. Genest-Varcin.

Je signale, en outre, à nos lecteurs que le bulletin n° 52 de la Société des Amateurs de Folklore et Arts Champenois (Rumilly-les-Vaude, 12260 Saint-Parrès-les-Vaude) a pour titre « A toute volée, cloches et sonneurs ».

Pour nos pays audois, deux amis de la Revue ont bien voulu donner des compléments aux précédentes études. Je les en remercie bien vivement :

Madame Paule Bousquet, d'Ouveillan, a pu déchiffrer difficilement, avec l'aide de M. Combaluzier, les inscriptions figurant sur les deux énormes cloches d'Ouveillan (certaines lettres sont à demi-effacées).

1663. DANIAC MEEI XPS VINCIT XPS REGNA IMPE... ABOMNIMALO NOS DEFENDAT.

1647. ORA PRO NOBIS IHSMA SANCTE JOANES APOSTOLI... ET EVANGELIQUE XPS ABOMNIMALO IMPESTATE NOS DEFENDAT (1).

Madame Bousquet ajoute qu'autrefois, à Ouveillan, on sonnait les cloches contre l'orage.

Dans le n° 160, je disais que nombreuses sont les anciennes croyances et les pratiques superstitieuses concernant l'orage (foudre et grêle); lors de mon enquête relative aux sonneries de cloches, plusieurs témoins m'ont parlé du rôle des curés dans l'action préventive ou dans le déclenchement des orages, et des chutes de grêle en particulier.

Tous les ouvrages de folklore relatent ce pouvoir des curés (2) : le curé monte sur une colline, tend sa canne vers le ciel, les nuages arrivent, la grêle tombe. — Paul Sébillot, dans « Folklore de France » a relevé, dans diverses régions de notre pays, de nombreux faits montrant cette croyance des paysans : certains curés peuvent provoquer la grêle et l'attirer dans les endroits voulus. M. Julien Courtieu, Président de la Société d'Etudes Scientifiques de l'Aude, m'a adressé un témoignage concernant cette superstition; il y a ajouté un récit montrant les méfaits de la lecture du « Petit Albert », méfaits dont le souvenir est toujours vivace dans nos campagnes.

U. Gibert.

## Mon Grand-Père m'a dit ...

---

En ce temps-là, mon grand-père avait une dizaine d'années...

Un jour, nous recevions à la campagne, près de Saissac, les curés de Labécède-Lauragais et celui des Cammazes.

Les deux hommes vinrent à se disputer.

Le curé de Labécède partit le premier : c'est alors que le curé des Cammazes dit à mon grand-père :

*« Escota plan, pichon, seguís-le de luènh, d'aquí al gorg; te fases pas veser, quant arribaras agacha çò que fa e torna vite me lô dire. »*

Mon grand-père suivit, de loin, le curé de Labécède, jusqu'à ce que ce dernier parvienne à l'endroit désigné.

Arrivé devant, il vit le curé plonger sa canne dans l'eau et l'agiter plusieurs fois, vers un point, vers les Cammazes.

Revenu rapidement à la ferme, il raconta au curé des Cammazes, ce qu'il avait vu.

Ce dernier lui dit alors : *« Va plan, ei lo temps, aura lo capel greulat abans que ieu aja la pluèja ».*

\*\*\*

Une autre fois, mon grand-père suivait dans sa promenade, le curé des Cammazes qui était muni d'une canne.

Avant d'arriver à la ferme, l'orage les surprit : éclairs, tonnerre et grosse pluie étaient sur eux.

Le curé dit à mon grand-père, alors enfant :

*« Te'n fases pas, ajas pas paur, garda-te contra ieu »,* et, ce disant, avec sa canne, il traça de grands cercles au-dessus de leurs têtes.

Continuant tranquillement leur chemin, ils arrivèrent à la maison, sans qu'une seule goutte d'eau ne les ait atteints.

\*\*\*

C'était, un peu avant la grande guerre, à Pezens, où, dans une maison du village habitait « la rapida », une jeune femme, dont je ne me rappelle plus le nom de famille.

Une nuit, pendant que tous dormaient, ce fut un grand vacarme dans la cuisine : casseroles, plats, assiettes, verres, même la lampe à pétrole, tout était par terre.

La porte et la fenêtre étant restées fermées, c'était inexplicable.

Un jour, puis une nuit passèrent dans le calme.

Le lendemain, dans la nuit, le même tintamarre se reproduisit.

Cette fois, le père descendit de sa chambre armé de la cognée.

Chaises, table, vaisselle, jonchaient encore le sol de la cuisine.

La porte, ainsi que la fenêtre étaient bien fermées.

« La rapida » avoua enfin à ses parents, qu'elle lisait, depuis deux jours, « le Petit Albert ».

**J. Courtieu.**

---

## NOTES

---

(1) Compte tenu des lettres effacées et de la lecture difficile des mots qui a pu amener des erreurs de transcription, Mm Duday et M. R. Nègre, auxquels j'adresse mes vifs remerciements, traduiraient ainsi ces inscriptions :

— Christ est victorieux, Christ règne, il commande; qu'il nous garde de tout mal (les deux derniers termes concernant sans doute le nom du fondeur).

— Priez pour nous, Jésus Maria, Saint Jean apôtre et évangéliste. Que Dieu nous garde de tout mal et de toute calamité.

Si la tempête et l'orage ne sont pas désignés d'une façon précise, on peut les inclure dans l'expression : tout mal.

(2) Cette question a été aussi longuement débattue dans « L'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux » (Années 1970-1974) sous le titre « Une certaine magie dans l'ancien clergé rural ».

(3) Récits recueillis le 2 Août 1976, auprès de Monsieur Julien Gastou, cultivateur, âgé de 82 ans, Pezens.

## BIBLIOGRAPHIE

Jean GUILAINE : **Premiers bergers et paysans de l'Occident méditerranéen**, Mouton, Paris-La Haye, 1976.

C'est dans la collection « Civilisations et Sociétés », de l'Ecole des Hautes Etudes et Sciences Sociales (Centre des Recherches Historiques) que M. Jean Guilaine, Maître de Recherches au C.N.R.S., vient de publier cet important ouvrage; ouvrage qui est la synthèse des leçons qu'il a faites à la Faculté des Lettres de Montpellier (1968-1971), à la VI<sup>e</sup> section de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes (Centre d'écologie humaine de Toulouse) (à partir de 1973). Les thèmes essentiels firent l'objet d'une conférence au Collège de France (février 1974).

Dans son « Avertissement », l'auteur nous expose l'évolution des théories concernant la « néolithisation » des rivages méditerranéens; on croyait que « *les genres de vie nouveaux se seraient répandus progressivement à partir du Proche Orient vers l'Occident, en liaison avec des déplacements humains, par voie terrestre ou maritime* »; s'il y a du vrai dans cette « *vue classique* », cela ne suffit pas à tout expliquer, et l'on est actuellement amené à montrer « *que le fait néolithique était essentiellement un phénomène à dominante écologique* ». Il faut donc associer l'étude archéologique à l'étude du milieu, le mythe « *Ex oriente lux* » s'effondre!

Ceci étant dit, il va faire le point sur un certain nombre de questions :

Dans une première partie très générale, mais surtout consacrée aux phases primitives du Néolithique, M. Guilaine fait le bilan des éléments clefs de la néolithisation en posant de nombreux problèmes : à quelle époque apparaît la céramique et comment s'est-elle divulguée?... Origine de l'élevage... Comment se constituèrent les premières communautés?... Etc...

Une deuxième partie est consacrée aux civilisations du Néolithique ancien « *groupes charnières entre le monde des derniers chasseurs-collecteurs et celui des producteurs* ».

L'étude du Néolithique accompli forme la troisième partie, période où l'homme se fixe définitivement au sol dans le cadre d'unités villageoises plus ou moins importantes.

Enfin la quatrième et dernière partie décrit les brillantes civilisations

du 3<sup>e</sup> millénaire, lorsque les communautés paysannes découvrent la métallurgie; on va vers l'âge du Cuivre qui précèdera celui du Bronze.

En résumé, ce qui domine dans cette étude, c'est la recherche des structures des premières communautés paysannes de la Méditerranée occidentale. Ce sont toutes ces données qui sont exposées dans ce volumineux ouvrage de plus de 300 pages. Le non spécialiste sera surtout intéressé par les chapitres concernant la céramique, les premiers élevages (chien, mouton, chèvre, bœuf, porc, cheval) et les débuts de l'agriculture, ainsi que par ceux relatifs aux dolmens, hypogées, grottes sépulcrales... D'autre part, les Audois y trouveront de nombreux sites familiers.

Dans sa conclusion, M. Guilaine, en un raccourci qu'il serait vain de vouloir résumer, fait la synthèse de son étude; nous relèverons seulement quelques idées dont certaines vont à l'encontre des théories généralement admises. « *En définitive, les premières communautés néolithiques se sont peu interpénétrées et que seuls ont pu se produire, par phénomène de voisinage ou de navigation, des enchaînements de contacts, mais peu ou pas de pénétration ethnique réelle* » et on peut « *douter de l'impact culturel proche-oriental, conçu de matière globale, sur les groupes méditerranéen occidentaux. Il faut bien estimer que, de ce point de vue, la néolithisation des rivages de l'Ouest possède des caractères qui lui sont propres... une civilisation néolithique se définit en effet comme un agrégat de signes distinctifs la distinguant des cultures voisines contemporaines ou non* ». Certes, on ne peut nier au 3<sup>e</sup> millénaire de nombreuses affinités entre certains complexes égéens et les cultures italiennes ou ibérique du sud, mais « *quelle est la part exacte de ces immixtions ou de ces influences? Exista-t-il réellement un commerce soutenu, comme la littérature se plut souvent à l'évoquer? Ou quelles relations maritimes suffirent-elles à déclencher des processus de parallélisme culturel en favorisant la divulgation de concepts ou de techniques? Il est bien difficile d'être affirmatif...* ». Pourtant, on ne peut que constater les « *possibilités créatrices des cultures autochtones, certainement trop sous-estimées jusqu'à ce jour* ».

Après avoir examiné la culture matérielle, M. Guilaine passe à l'économie de production pour laquelle il convient, dit-il, de dissocier élevage et agriculture. L'élevage, antérieur en divers points à la fabrication de la poterie, est précoce en Méditerranée occidentale, mais les données en ce domaine sont encore rares; pour les céréales essentielles (blé et orge), il y a « *toutes les chances pour que l'Asie Mineure ou la Palestine soient les aires d'origine de nos céréales néolithiques* ».

Et de terminer en disant: « *L'homme fut dès lors le facteur écologique primordial, mais son action fut conditionnée par les impératifs du milieu. Il est vraisemblable que des régions comme la riche Tavolière, les*

*garrigues languedociennes ou les mesetas ibériques commurent, chacune à leur façon, une mise en place toute personnelle des communautés agropastorales. De ce fait toute généralisation des phénomènes à partir de quelques exemples peut être considérée comme suspecte a priori... Sur ce vaste terrain de la recherche, où l'anthropologie sensu lato et l'écologie ne sauraient agir séparément, tout ne fait que commencer ».*

Ajoutons que dans ce livre très bien présenté, nous trouvons des tableaux chronologiques, une abondante bibliographie et une copieuse illustration (85 pages de photos et dessins hors-texte).

Cet ouvrage fait honneur à M. Jean Guilaine. Le Groupe Audois d'Etudes Folkloriques est heureux d'adresser à son Secrétaire ses plus chaleureux compliments.

**U. Gibert.**

---

A l'occasion du IX<sup>e</sup> Congrès de l'Union Internationale des Sociétés de Préhistoire et de Protohistoire (1976), le Centre National de la Recherche Scientifique a publié un monumental ouvrage en 3 volumes (format 21 x 31) : « *La Préhistoire Française* ». Le tome II : « *Les Civilisations néolithiques et protohistoriques de la France* » (912 pages), a été réalisé sous la direction de M. Jean Guilaine.

